

Présentation

Jean Benoist

Volume 5, Number 2, 1981

La dynamique biosociale

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006021ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006021ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Benoist, J. (1981). Présentation. *Anthropologie et Sociétés*, 5(2), 1–3.

<https://doi.org/10.7202/006021ar>

PRÉSENTATION

Jean Benoist
Université de Montréal



L'histoire des sciences ne traduit pas seulement l'évolution des idées, mais aussi celle des institutions. Cela est particulièrement vrai lorsque le courant théorique se renouvelle ou s'élargit par l'entrecroisement de champs de la pensée jusque là séparés. Les institutions peuvent alors freiner par leur inertie ou créer en suscitant des convergences imprévues; les idées n'ont pas seulement besoin d'être dans l'ordre des choses pour parvenir à naître, elles doivent s'incarner dans des hommes et dans leurs rencontres.

L'anthropologie est exemplaire à cet égard et plus particulièrement certains départements de nos universités fortement marqués par le modèle américain. Certes, bien souvent, la coexistence d'individus qui regardent vers des horizons opposés, en se tournant ainsi le dos, n'aboutit à rien. Mais il n'est que de suivre l'évolution des idées et du cadre théorique de l'archéologie, de la biologie des populations humaines, de l'écologie humaine, de l'anthropologie médicale, etc... pour y reconnaître les retouches successives du regard de chacun nées du contact avec les autres. La comparaison avec le mouvement de la recherche en Europe, et tout particulièrement en France, fait encore mieux ressortir combien le support institutionnel a un rôle spécifique qui s'ancre profondément dans la démarche de la connaissance.

En présentant quelques travaux issus d'une recherche qui imbrique étroitement des faits culturels et des faits biologiques, ce numéro se propose à la fois d'attirer l'attention sur ce courant de recherche, et d'en donner un certain bilan. Bilan qui, pour une part non négligeable, est celui d'une activité qui s'est déroulée au Québec depuis un peu plus de 15 ans, et qui a précédé un intérêt maintenant général mais qui faisait alors figure de pionnier.

Et là nous en revenons aux relations entre institutions et orientations théoriques de la recherche. En créant dans sa faculté des sciences sociales un département d'anthropologie dont la clientèle étudiante était essentiellement celle de cette faculté, l'Université de Montréal posait à quelques

chercheurs et enseignants un redoutable problème : quelle biologie faire en sciences sociales, quel enseignement donner, quelles recherches susciter ? Le biologiste inséré parmi les spécialistes des sciences de l'homme se rend vite compte, en effet, que ses collègues ne rendent à la dimension biologique de l'être humain qu'un hommage discret et souvent réticent, soucieux qu'ils sont d'affirmer que le lieu de l'explication des faits sociaux dont ils traitent n'est nullement dans la biologie et que celle-ci est tout au plus le contexte préalable, celui de la genèse lointaine de l'espèce ou de la diversité de ses apparences actuelles, sans jamais être celui où s'accrochent les racines des faits de culture ou de société. Racines que, à travers les avatars d'une pensée qui frôle souvent le racisme et qui y plonge parfois, le biologiste croit cependant détenir, et les développements des aspects les plus contestables de la sociobiologie sont la résurgence d'un courant bien plus ancien.

La connaissance de la vie requiert en effet des concepts et des références qui donnent aux faits de relation un support et des aboutissements si évidemment biologiques que le biologiste n'est pas équipé pour concevoir l'autonomie du social. Aussi, à moins d'être contraint à se taire ou à vivre de l'autre côté d'une cloison de verre, ne peut-il fonctionner au sein des sciences sociales que s'il remanie radicalement son approche. Et là, sa situation institutionnelle le conduit à faire violence au paradigme qu'il partage avec les autres biologistes et, au prix d'un réajustement de ses concepts, à réviser le sens des enchaînements de causalité auxquels il se référerait implicitement.

Il est alors conduit à penser « sociologiquement » et à se demander quels faits biologiques sont entraînés par le courant des faits sociaux; il cherche à comprendre les mécanismes par lesquels des événements qui se déroulent dans la société et des comportements régis par la culture induisent chez les hommes qui les vivent des effets qui s'incarnent dans leur vie biologique. Il peut s'agir aussi bien de la canalisation de la circulation des gènes par les règles de mariage que de niveaux plus subtils où les pratiques alimentaires, ou les conduites face au corps, ont des incidences parfois fort importantes sur la santé, la structure de la mortalité ou l'épidémiologie d'une maladie transmissible.

Bien souvent les biologistes sont mal équipés pour démêler l'écheveau des « facteurs sociaux » qu'ils présentent ça et là, tandis que les anthropologues sociaux, peu intéressés ou peu avertis négligent cette dimension du fait social. En construisant un « objet bio-culturel » qui se place sur ce chevauchement, nous pouvons alors nous appuyer sur les connaissances et les concepts des uns et des autres, sans avoir recours aux artifices d'une interdisciplinarité de façade, mais bien en raison des contraintes et des exigences propres à cet objet.

Ce numéro donne quelques exemples de ces démarches telles qu'elles ont été accomplies à l'Université de Montréal, grâce à la situation institutionnelle évoquée plus haut. Avec Jacques Gomila (†), nous avons en effet

pu mettre en marche un courant de recherche maintenant bien vivant et qui prend son essor dans plusieurs directions ainsi qu'en témoignent ces articles. Les problèmes abordés prennent leur source dans le champ bioculturel, et le cheminement de la recherche se fait alternativement de chaque côté de ce qui était une frontière, selon les besoins de la démarche; il est accompli par le même chercheur, doublement formé, ou par une équipe soudée autour d'un problème.

Les résultats ne portent pas seulement sur les questions concrètes que la recherche a abordées. Ils ont aussi valeur d'exemple dans une conception de la dynamique biologique chez l'homme qui, en raison de l'ampleur et du rythme élevés des manipulations venues de la culture et de la société, y trouve son principal moteur. À l'échelle des faits directement observables, ne s'agit-il pas alors d'une démarche analogue à celle qui voit de plus en plus dans le processus de l'hominisation non pas un simple fait d'évolution biologique mais bien l'incarnation d'une longue histoire sociale et culturelle qui a été son véritable environnement ?